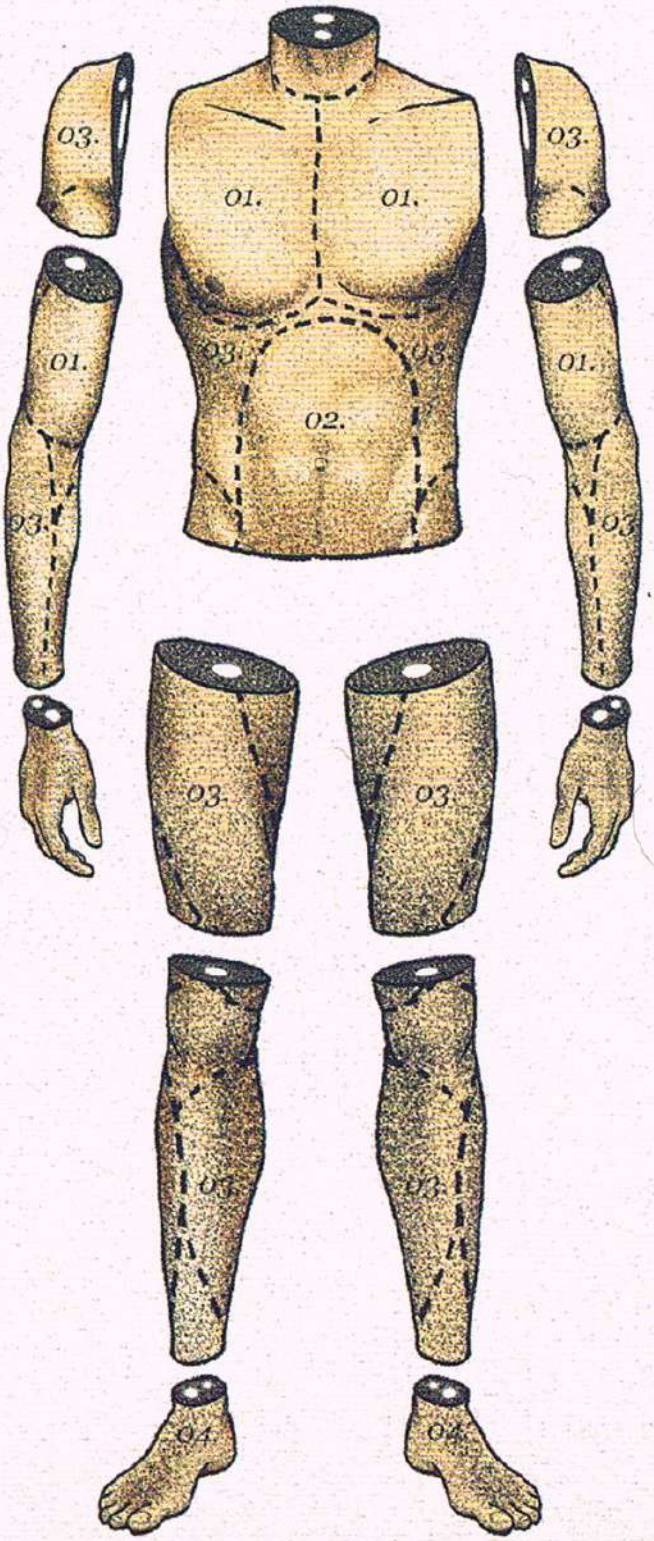
Joseph Ponthus

À la ligne

Feuillets d'usine



folio

Joseph Ponthus

À la ligne

Feuillets d'usine

« Au fil des heures et des jours le besoin d'écrire s'incruste
tenace comme une arête dans la gorge
Non le glauque de l'usine
Mais sa paradoxale beauté »

Ouvrier intérimaire, Joseph embauche jour après jour dans les usines de poissons et les abattoirs bretons. Le bruit, les rêves confisqués dans la répétition de rituels épuisants, la souffrance du corps s'accumulent inéluctablement comme le travail à la ligne. Ce qui le sauve, ce sont l'amour et les souvenirs de son autre vie, baignée de culture et de littérature. Par la magie d'une écriture drôle, coléreuse, fraternelle, l'existence ouvrière devient alors une odyssée où Ulysse combat des carcasses de bœuf et des tonnes de bulots comme autant de cyclopes.

« Un formidable premier roman coup de poing. Un ouvrage essentiel. »
Marianne Payot, *L'Express*

Grand Prix RTL-*Lire* 2019

folio
folio-lesite.fr

G 03841 catégorie F7
ISBN 978-2-07-288186-2
9 782072 881862

Illustration © Kebba Sanneh.

1

En entrant à l'usine
Bien sûr j'imaginais
L'odeur
Le froid
Le transport de charges lourdes
La pénibilité
Les conditions de travail
La chaîne
L'esclavage moderne

Je n'y allais pas pour faire un reportage
Encore moins préparer la révolution
Non
L'usine c'est pour les sous
Un boulot alimentaire
Comme on dit
Parce que mon épouse en a marre de me voir traîner dans le canapé en attente d'une embauche dans mon secteur
Alors c'est
L'agroalimentaire

L'agro
Comme ils disent

Une usine bretonne de production et de transformation et de cuisson et de tout ça de poissons et de crevettes
Je n'y vais pas pour écrire
Mais pour les sous

À l'agence d'intérim on me demande quand je peux commencer
Je sors ma vanne habituelle littéraire et convenue
« Eh bien demain dès l'aube à l'heure où blanchit la campagne »
Pris au mot j'embauche le lendemain à six heures du matin

Au fil des heures et des jours le besoin d'écrire s'incruste tenace comme une arête dans la gorge
Non le glauque de l'usine
Mais sa paradoxale beauté

Sur ma ligne de production je pense souvent à une parabole que Claudel je crois a écrite
Sur le chemin de Paris à Chartres un homme fait le pèlerinage et croise un travailleur affairé à casser des pierres
Que faites-vous
Mon boulot
Casser des cailloux
De la merde

J'ai plus de dos
Un truc de chien
Devrait pas être permis
Autant crever
Des kilomètres plus loin un deuxième occupé au même chantier
Même question
Je bosse
J'ai une famille à nourrir
C'est un peu dur
C'est comme ça et c'est déjà bien d'avoir du boulot
C'est le principal
Plus loin
Avant Chartres
Un troisième homme
Visage radieux
Que faites-vous
Je construis une cathédrale

Puissent mes crevettes et mes poissons être mes pierres

Je ne sens plus l'odeur de l'usine qui au départ m'agaçait les narines
Le froid est supportable avec un gros pull-over un sweat-shirt à capuche deux bonnes paires de chaussettes et un collant sous le pantalon
Les charges lourdes me font découvrir des muscles dont j'ignorais l'existence
La servitude est volontaire
Presque heureuse

L'usine m'a eu
Je n'en parle plus qu'en disant
Mon usine
Comme si petit intérimaire que je suis parmi tant d'autres j'avais une quelconque propriété des machines ou de la production de poissons ou de crevettes
Bientôt
Nous produirons aussi les coquillages et crustacés
Crabes homards araignées et langoustes
J'espère voir cette révolution
Gratter des pinces même si je sais par avance que ce ne sera pas possible
Déjà qu'on ne peut pas sortir la moindre crevette
Il faut bien se cacher pour en manger quelques-unes
Pas encore assez discret la vieille collègue Brigitte m'avait dit
« J'ai rien vu mais gaffe aux chefs s'ils t'attrapent »
Depuis je loucedé sous mon tablier avec ma triple paire de gants qui me coupent de l'humidité du froid et de tout le reste pour décortiquer et manger ce que j'estime être à tout le moins une reconnaissance en nature

Je m'emballe
Revenons à l'écrit
« J'écris comme je parle quand l'ange de feu de la conversation me prend comme prophète »
écrivait en substance dans je ne sais plus quoi Barbey d'Aurevilly

J'écris comme je pense sur ma ligne de production divaguant dans mes pensées seul déterminé
J'écris comme je travaille
À la chaîne
À la ligne

L'embauche
Ce ne peut être que cet immense couloir blanc
Froid
Au début duquel sont les pointeuses autour desquelles on se presse la nuit à l'heure de l'embauche
Quatre heures
Six heures
Sept heures et demie du matin
Suivant le travail assigné
Le dépotage soit les caisses de poissons à vider
Le mareyage ou l'écorchage soit la découpe de poissons
La cuisson soit tout ce qui concerne les crevettes

Je n'ai pas encore eu le malheur d'être de l'après-midi ou de soirée
Commencer à seize heures finir à minuit
Ici
Tout le monde s'accorde à dire
Et j'en conviens jusque-là
Que plus tu commences tôt
Mieux c'est – sans compter les heures de nuit payées vingt pour cent de plus

Comme ça « t'as ton après-midi »
« Quitte à se lever tôt
Autant se lever tôt »
Mon cul
Tes huit heures de boulot
C'est huit heures de boulot à quelque heure de la journée
Et puis
Quand tu rentres
À la débauche
Tu rentres
Tu zones
Tu comates
Tu penses déjà à l'heure qu'il faudra mettre sur le réveil
Peu importe l'heure
Il sera toujours trop tôt
Après le sommeil de plomb
Les clopes et le café du réveil avalés
À l'usine
L'attaque est directe
C'est comme s'il n'y avait pas de transition avec le monde de la nuit
Tu re-rentres dans un rêve
Ou un cauchemar
La lumière des néons
Les gestes automatiques
Les pensées qui vagabondent
Dans un demi-sommeil de réveil
Tirer tracter trier porter soulever peser ranger
Comme lorsque l'on s'endort

Ne même pas chercher à savoir pourquoi ces gestes et ces pensées s'entremêlent
À la ligne
C'est toujours s'étonner qu'il fasse jour à l'heure de la pause quand on peut sortir fumer et boire un café
Je ne connais que quelques types de lieux qui me fassent ce genre d'effet
Absolu existentiel radical
Les sanctuaires grecs
La prison
Les îles
Et l'usine
Quand tu en sors
Tu ne sais pas si tu rejoins le vrai monde ou si tu le quittes
Même si nous savons qu'il n'y a pas de vrai monde
Mais peu importe
Apollon a choisi Delphes comme centre du monde et ce n'est pas un hasard
Athènes a choisi l'Agora comme naissance d'une idée du monde et c'est une nécessité
La prison a choisi la prison que Foucault a choisie
La lumière la pluie et le vent ont choisi les îles
Marx et les prolétaires ont choisi l'usine
Des mondes clos
Où l'on ne va que par choix
Délibéré
Et d'où l'on ne sort
Comment dire
On ne quitte pas un sanctuaire indemne

On ne quitte jamais vraiment la taule
On ne quitte pas une île sans un soupir
On ne quitte pas l'usine sans regarder le ciel
La débauche
Quel joli mot
Qu'on n'utilise plus trop sinon au sens figuré
Mais comprendre
Dans son corps
Viscéralement
Ce qu'est la débauche
Et ce besoin de se lâcher se vider se doucher pour se laver des écailles de poissons mais l'effort que ça coûte de se lever pour aller à la douche quand tu es enfin assis dans le jardin après huit heures de ligne

Demain
En tant qu'intérimaire
L'embauche n'est jamais sûre
Les contrats courent sur deux jours une semaine tout au plus
Ce n'est pas du Zola mais on pourrait y croire
On aimerait l'écrire le XIX^e^ et l'époque des ouvriers héroïques
On est au XXI^e^ siècle
J'espère l'embauche
J'attends la débauche
J'attends l'embauche
J'espère

Attendre et espérer
Je me rends compte qu'il s'agit des derniers mots de *Monte-Cristo*
Mon bon Dumas
« Mon ami, le comte ne vient-il pas de nous dire que l'humaine sagesse était tout entière dans ces deux mots : Attendre et espérer ! »

39

Mon chien Pok Pok

Si tu savais en rentrant chaque jour
Comme ça me coûte d'aller te promener

Je suis au bord de l'épuisement
Même pas au bord d'ailleurs
Complètement épuisé
Ravagé de fatigue
Prêt à m'endormir sur place à peine mon retour

Mais en rentrant à chaque fois
La joie et même plus que la joie de te savoir derrière la porte
Vivant
À frétiller de la queue et du popotin
À faire cette fête des retrouvailles

Tu dois aimer cette odeur d'abattoir que je transpire
Mes mains que tu lèches comme des bonbons

Mes habits que tu renifles

À peine le temps de me poser
Faire descendre la pression
Boire une bière
Il faut aller se balader
Même si je n'en peux plus
Même si parfois je pleure littéralement de fatigue

Mais tu n'y es pour rien
Jeune chiot de six mois
Dans ces histoires de tueries d'humains
Tu veux juste courir
Jouer
Agripper l'océan sur la plage où nous avons coutume d'aller
Rameuter les oiseaux
Creuser le sable encore et encore
Ramener des bouts de bois des algues et encore courir et jouer

Tu es vivant mon Pok Pok
Et moi accablé de fatigue
Mais si heureux de te voir vivant et heureux
Ça me change des animaux morts sur lesquels je bosse à longueur de journée

Je ne te parle pas trop de mes journées
Je préfère te raconter que je suis fatigué mais joyeux de bosser
De te retrouver

Et que viens
On va en balade
On est à la plage

Que si je bosse c'est parce qu'il faut bien pouvoir te payer des croquettes
Des histoires d'humains

Qu'y comprendrais-tu si je te racontais exactement l'abattoir
Ton regard changerait-il sur moi
Me considérerais-tu comme un agent de la banalité du mal
Un salaud ordinaire
Celui qui accomplit sa tâche de maillon de la chaîne dégueulasse et s'en dédouane pour plein de bonnes raisons

C'est peut-être atroce à dire mais
Les chefs me demanderaient de tuer les bêtes
Que je le ferais
Il faut bien bosser
J'entends parfois à la pause les gars qui sont à la tuerie
Leur serre la main
Discute un peu
Ils n'ont l'air ni pires ni meilleurs que moi
Ont les yeux aussi lointains et fatigués
Non ceux de barbares sanguinaires
Peut-être
Sans doute

Certains ont-ils aussi un chien qu'ils chérissent
Je ne sais pas

L'usine bouleverse mon corps
Mes certitudes
Ce que je croyais savoir du travail et du repos
De la fatigue
De la joie
De l'humanité

Comment peut-on être aussi joyeux de fatigue et de métier inhumain
Je l'ignore encore
Je croyais n'y aller
Que pour pouvoir te payer tes croquettes
Le véto à l'occase
Pas pour cette fatigue ni cette joie

Allez Pok Pok
Encore quelques minutes de balade
Je suis fatigué
Je n'en peux plus

Demain
Il faut aller bosser
Et quand je rentrerai
Demain
On ira faire une balade plus longue j'espère
Là je n'en peux plus

Demain ça ira mieux

Juste me reposer d'ici là
Bien dormir
Demain mon Pok Pok je te jure
Si tu savais
Demain

66

Mon épouse amour

Il y a ce poème d'Apollinaire aux tranchées qui m'obsède par sa beauté et sa justesse

Il y a cette chanson de Vanessa Paradis qui fut la deuxième à ouvrir le bal de notre mariage que j'ai fredonnée toute la journée

« Il y a un vaisseau qui a emporté ma bien-aimée
Il y a dans le ciel six saucisses et la nuit venant
on dirait des asticots dont naîtraient les étoiles
Il y a un sous-marin ennemi qui en voulait à
mon amour »

« Il y a lalala
Si l'on prenait le temps
Si l'on prenait le temps
Il y a là la littérature
Le manque d'élan
L'inertie le mouvement »

Il y a ton anniversaire en ce Jeudi saint

Il y a l'abattoir où je retourne demain matin et l'internat du lycée de filles où tu débauches à vingt-trois heures quand je serai couché depuis si longtemps

Il y a ce cadeau à t'écrire

Il y a des vaches à la bouverie qui attendent d'être tuées demain à la première heure

Il y a des gamins vénézuéliens ou malgaches qui préparent des couronnes de crevettes surgelées

Il y a Pierre qui aura renié par trois fois Jésus cette nuit avant le chant du coq mais il jure encore à son maître que non

Il y a des fleurs et un paquet de ta belle-maman qui attendent ton retour

Il y a des ouvriers de nettoyage qui passent aux produits chimiques avec leur masque à gaz comme chaque jeudi le frigo des chevilles dans lequel j'ai bossé aujourd'hui et que nous avons vidé pour l'occasion

Il y a toujours dans une des listes dont j'essaie de

me souvenir et qui me font passer le temps un poète de la Pléiade dont j'oublie le nom

Pierre de Ronsard Joachim du Bellay Étienne Jodelle Antoine de Baïf Rémy Belleau Pontus de Tyard

Il y a que j'avais la force aujourd'hui et que j'ai soulevé sans peine de leur crochet la cinquantaine d'agneaux qui est partie en commande pour Pâques

Il y a l'usine de poissons panés qui tourne sans fin en trois-huit et des hommes et des femmes là-dedans qui attendent déjà la relève qui arrivera à vingt heures précises

Il y a notre amour

Il y a Pontus de Tyard qui est mon ancêtre et dont deux vers s'accordent si bien avec ces feuillets d'usine
« Qu'incessamment en toute humilité
Ma langue honore et mon esprit contemple »

Il y a notre chien Pok Pok qui sieste paisiblement sur le canapé après notre balade

Il y a la flemme de faire à manger pas de place pour se garer près de la boulangerie pour

acheter le pain du sandwich et du coup ce sera jambon et livarot sans pain

Il y a un ouvrier à la bouverie qui nettoie les bouses que laissent les vaches en attente d'être tuées demain

Il y a ce faux-filet frites sauce béarnaise que j'ai mangé à midi à la cantine avec une Badoit pour quatre euros quatre-vingt-cinq de retenue sur mon salaire

Il y a des gens qui à cette heure mangent des poissons panés des crevettes ou des steaks sans imaginer

Il y a qu'en sachant je mange des steaks

Il y a que « tout cela est assez macabre et devant une aussi horrible évocation je ne sais qu'ajouter »

Il y a que nous ne nous verrons pas pour ton jour de fête mais demain pour un week-end de trois jours et demi

Il y a le chœur final de la *Passion selon Matthieu* de Bach que j'écoute en t'écrivant ces mots

Il y a du pain rassis que je viens de retrouver pour me faire un petit sandwich

Il y a mes ongles sales mon corps puant que je ne sens même plus et la douche que je n'ai pas encore prise

« Il y a l'amour qui m'entraîne avec douceur »

Il y a dans le monde des hommes qui n'ont jamais été à l'usine ni à la guerre

« Il y a là les mystères les silences »

Il y a que je paierai cher demain ce texte écrit si tard

Il y a des usines que je ne connais pas et qui produisent des haricots verts des armes des chips des voitures du nitrate du chocolat en poudre du tissu du papier mâché ou d'Arménie et tous les gens qui sont dedans

Il y a mon mal de dos et la fatigue autant que la joie

Il y a qu'il faut le mettre ce point final
À la ligne

Il y a ce cadeau d'anniversaire que je finis de t'écrire

Il y a qu'il n'y aura jamais

Même si je trouve un vrai travail
Si tant est que l'usine en soit un faux
Ce dont je doute

Il y a qu'il n'y aura jamais
De
Point final
À la ligne